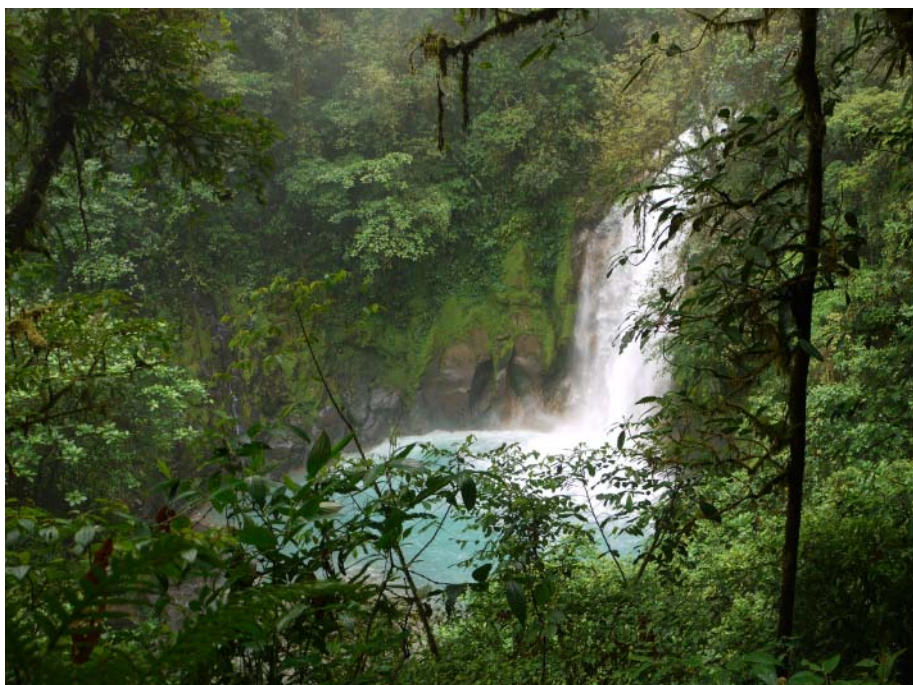


Pura Vida



au Costa Rica

2009

Jean-Marc Le Dressay

Première édition

Cette édition est destinée à donner le goût de ce magnifique pays, en faisant usage des photos d'Hélène et d'André, et de quelques miennes. S'y rajoutent celles du rafting.

La photo de couverture représente le moment de la découverte de la cascade de la rivière Céleste.

De retour à Paris après 17 jours passés au Costa Rica à partir du 17 janvier, rendu à moitié sourd probablement à la suite des baignades en mer ou des bains de boue volcanique, et sujet à un affreux décalage horaire de 7 heures, je m'empresse de coucher sur le papier les impressions contrastées que j'ai ressenties tout au long de ce périple.

Oui il y a eu des hauts et des bas, des moments magiques autant que des expériences dont on peut faire l'économie. Dans l'ensemble, que de vibrants souvenirs engrangés au fil des jours en visitant ce petit pays tropical – un dixième de la France, peuplé de 4,3 millions d'âmes -, un isthme coincé entre le Nicaragua et le Panama du nord au sud, et la mer des Caraïbes et l'océan Pacifique d'ouest en est !

La nature à l'état sauvage, parfois paradisiaque, nous a été prodigue : presque tous les animaux exotiques et oiseaux de légende, les arbres inconnus pour nous et les fleurs rares, nous les avons vus car la chance a été de notre côté. Tous, et Isabelle encore mieux que nous, les avons captés avec notre objectif photographique. Cette chasse à l'image nous a ravis, l'humidité ambiante ou les pluies fréquentes en début de séjour, en pleine saison sèche pourtant, un peu moins. Et que dire des parcours en autocar en sillonnant incessamment les cordillères qui zèbrent le pays !

Après cette brève introduction, place à l'aventure...

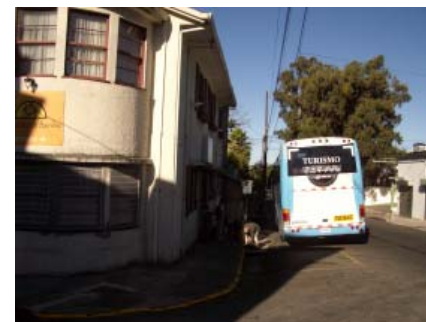
Les heureuses retrouvailles

Par un petit matin frileux, nous avons rendez-vous à Orly à 5h50 pour prendre l'avion à destination de Madrid. Là, nous rejoindraient ceux qui avaient choisi Marseille comme point de départ. Tout se déroula comme prévu. Bien en place dans l'avion d'Iberia, nous (vingt-quatre participants au total) nous préparâmes à un long vol de jour, tout excités à l'idée de changer d'air. L'ambiance était chaleureuse : nous nous connaissions presque tous. Les nouveaux mettront en fait peu de temps à s'intégrer.

nous nous retrouverons : les premiers généreux donateurs furent relayés par d'autres avec, pour l'essentiel, du rhum. Caraïbes oblige !

Ce soir-là nous avons dîné au restaurant situé juste en face de l'hôtel le *Café Mundo*. Une quantité de jeunes décontractés s'en étaient emparé, d'où les rires noyés dans la musique typique rythmée à grand renfort de basses. Nous y avons goûté nos premiers plats locaux : l'incontournable poulet au riz (*pollo*) et aux haricots noirs en particulier ou un poisson du Pacifique avec des pâtes. Avant d'aller se coucher, une petite partie de l'équipe ira boire et danser dans le petit bar cabanon au son d'une salsa, histoire de prolonger agréablement la soirée.

Café noir à déguster à l'américaine



Levés très tôt – décalage horaire aidant, nous étions debout depuis longtemps – nous attendîmes le car devant l'hôtel. Il mettra quelque temps à venir en raison d'un accrochage sans gravité avec une voiture. Nous aurons souvent l'occasion d'être témoins d'accidents de la circulation, notamment un gravissime qui me glace encore d'effroi lorsque nous ferons le dernier parcours du séjour vers l'aéroport, pour ceux qui avaient pris l'option de Playa Tambor.

Il faisait un beau soleil dans un ciel dénué de tout nuage au grand étonnement de notre guide. Son information météo avait failli comme ce sera souvent le cas après : le temps est capricieux au Costa Rica ; toujours conserver à portée de main un bon Kway ou un pull pour le cas où.



Notre premier arrêt en chemin, à **Alajuela**, fut pour entendre l'histoire du héros national, Jean Santambria, devant sa statue en bronze sur une place. Sont aussi remarquables en cette ville les gigantesques arbres tels les manguiers.



La **plantation de café Doka Estate** qui constituait le but de notre sortie est située sur les pentes fertiles du volcan Poás. Elle fait partie des peu

nombreux *beneficios* ce qui en clair signifie qu'elle peut moulin son grain. Les explications fournies par le personnel furent fort prisées par notre groupe qui découvrit qu'un caféier spécial, le meilleur sans nul doute, ne produisait qu'une seule graine au lieu des deux normales. Tout le processus allant de la germination des graines, en deux petits pieds de caféier par pot, au séchage à l'air libre des fruits séparés mécaniquement de leurs trois gangues protectrices nous fut détaillé. Là nous vîmes notre première charrette à boeufs bariolée (*carretera*) devenue une sorte d'objet emblématique du Costa Rica. Les premiers oiseaux étranges et colorés se firent étendre et même voir. Le *forte* de la visite fut cependant une grande volière abritant des papillons multicolores dont le fameux **morpho** et le non moins surprenant papillon dont les ailes reproduisent avec une incroyable fidélité des yeux de hibou.



Nous avons déjeuné sur place sans nous presser. Naturellement des tasses de café allongé étaient

Dans la moiteur tenace de San José

L'heure locale affichait 16h environ je crois. L'humidité et la chaleur étouffantes nous prirent presque au dépourvu quand nous sommes sortis de l'aéroport à la rencontre de notre guide naturaliste costaricien, Gabriel¹. Une foule bon enfant et bigarrée grouillait autour de nous. Du bruit partout.

Avant de l'oublier je signale qu'il vaut mieux éviter de changer son argent contre des colones – la monnaie locale du nom de Christopho Colon ayant en cet endroit réalisé un atterrissage en 1502 - le taux de change est déraisonnable en ces lieux. Les dollars américains, à la différence de nos euros, sont d'ailleurs acceptés partout, sauf les coupures de 100\$.

Ayant pris soin d'installer d'abord les « tortues », c'est-à-dire les grosses valises dures, puis les « molles » dans la soute de l'autocar, nous voilà partis pour la capitale. Le paysage vu au cours du court trajet vers San José évoque en gros la Martinique.

Notre hôtel, le *Rincón*, était situé en plein centre dans un quartier peu reluisant quoique acceptable. D'ailleurs la ville, capitale depuis 1823 à la suite de Cartago, ne respire pas l'aisance et nous remarquerons des fils de fer barbelés d'un genre nouveau, enroulés sur les clôtures entourant les habitations et bâtiments divers.



Les chambres étaient disséminées un peu partout dans la place qui avait pris origine dans une ancienne demeure. Je notais surtout des parquets en bois bien cirés dans les chambres, enfin certaines.

Nous avons tenu notre première réunion conviviale pour l'apéritif autour d'un pastis que trois d'entre nous avaient eu la bonne idée d'acheter. Cette sympathique manifestation vespérale, organisée par les uns ou les autres, deviendra vite une habitude dans quelque endroit où

¹ Comme l'archange a-t-il bien précisé. François, à son corps défendant, s'obstina à l'appeler...Raphaël. Bientôt beaucoup d'entre nous lui emboîterent le pas.

5

proposées à la dégustation. Le retour en autocar fut tranquille au milieu de paysages pastoraux où, parfois, nous avons cru deviner les traces du tremblement de terre du 8 janvier. Nous avons rendez-vous peu après avec le Musée de l'Or.



Une haie vivante de tuyas au bord de la route



Héliconia tropical

L'or étincelant révélé



Nous sommes allés nous promener à pied dans la ville où pratiquement aucune rue ni avenue ne possède de nom mais seulement des numéros, l'*avenida central* excepté.

Une tortue de plus pour la collection d'Hélène.

7



Le canal boueux bordée d'une mangrove est large. Le bateau glisse sans faire trop de bruit. Le long des rives les oiseaux, de nombreuses aigrettes, apparaissent sans être le moins du monde effrayées par le bruit du moteur. Les premiers buffles que nous croisons nous regardent blasés. Au fond nous ne sommes pas à plaindre ; bien dépayés au milieu des palétuviers et des oiseaux nous jouissons du moment. Et au bout d'une heure et demie de navigation vite passée nous apercevons notre lodge, *le Laguna*, un relais nature.



Sans la pluie qui ne nous quittera que par intermittence, ce vaste endroit aurait paru plus confortable. Nous y avons eu froid au cours de la nuit. Quant à la cuisine il n'y a eu rien à en redire, le choix de menus s'avérant ample, surtout quand on le complétait dans l'autre file d'attente du restaurant d'à côté.

Le bar offrira aussi autant de boissons que l'on souhaitait – y compris notre Centenarion, favori un rhum local que la prononciation du nom difficile pour nous nous fera prendre pour un Centurion ou même un *cinturón* (ceinture) d'après le barman rigolard.



Préparation par Toan du sacro-saint apéritif, devant le canal.

Nos premiers singes capucins curieux

Le lendemain matin, aux aurores, nous étions fins prêts pour l'aventure. La faune et la flore seront au rendez-vous puisque nous devinerons les [singes hurleurs](#), qui nous ont gratifiés d'un rugissement comparable à celui du lion, et surtout aurons tout le loisir de voir de près une troupe de petits [singes capucins](#) à peine étonnés de nous voir. Une femelle portait son minuscule petit d'une semaine agrippé sur son dos. Cela ne s'arrête pas là : il y eut aussi deux [caïmans](#), une grosse tortue, un iguane énorme, deux loutres joueuses et de grands oiseaux. Je me perds dans le nom des oiseaux. Outre ceux des martins-pêcheurs et des fauvettes jaunes, j'ai retenu celui du grand oiseau noir qui étendait ses ailes devant nous : l'[anhinga](#).



Le musée souterrain donne à voir de merveilleuses collections Le d'objets en or pur éblouissant reproduisant le plus souvent de petits animaux, des scorpions, des grenouilles...ou des figures mythologiques comme celle qui est reproduite sur le billet de 5.000 colones. Plus intrigantes furent les sphères rituelles en granite taillées par les Diquis entre 400 et 1.000 après J.-C. La façon dont elles pouvaient être si parfaitement réussies pour une taille non négligeable demeure encore ignorée. Leur roulement dans les rivières en crue ne peut l'expliquer.

Changement de décor pour le dîner, au restaurant *Tin Jo*. La cuisine était d'inspiration chinoise et thaï.

Vive les tortues vertes !

Il y avait pas mal de route à faire le lendemain pour rejoindre **Tortuguero** où se reproduisent encore des tortues marines.

Pour accéder aux côtes caraïbes en venant de San José il faut traverser la *forêt des pluies*. Tout y est assez lugubre, en plein brouillard, sauf peut-être les fougères arborescentes où l'on se plaît à apercevoir un dinosaure égaré tant l'impression de remonter dans le temps est frappante. Puis, comme par magie, le ciel se découvre et la chaleur reprend le dessus quand on redescend de la montagne vers l'Atlantique. La végétation se modifie à toute allure. Ce ne sont plus que des bananeraies ou des palmeraies, des pépinières avec des étendues de yukas ; des champs d'ananas dorés. Ailleurs, la prairie parsemée de rochers ronds plus ou moins gros a remplacé la forêt inextricable. Pourtant ces rochers ne sont utilisés pour faire des murs d'enceinte qu'en de rares endroits au Costa Rica.

Gabriel avait perdu sa voix et ne correspondait plus avec le groupe que par l'entremise de Marie-Gathe.

Lors de notre arrivée à l'embarcadère le temps avait changé. Un crachin inoffensif nous accompagna au moment où nous donnions nos bagages pour le chargement dans une grand bateau-taxi à fond plat, recouvert par un abri en bois. Par la suite, quand la pluie redoubla, nous ferons tomber les plastiques transparents, dont il est équipé, sur les côtés pour nous abriter.



9

J'ai abandonné l'idée de retourner dans la « jungle amazonienne » l'après-midi. Il faisait trop froid à mon goût avec cette pluie qui ne nous avait étrangement épargnée que lorsque nous avons aperçu les animaux. Soit dit en passant, le niveau de pluviosité de Tortuguero est connu pour être l'un des plus élevés au monde. Mais j'a pris plaisir à la vue des gros oiseaux pendules à la queue jaune dont les femelles modèlent de grands nids en forme de bourse au sommet des arbres. Toute une famille s'ébattait dans le parc de la lodge. L'immense plage déserte de sable noir me fournit un but de promenade. L'élevage de grenouilles en fut un autre. J'ai terminé devant le poste de télévision pour voir l'intronisation d'Obama...



Le groupe était revenu à 17h20, trempé et silencieux. Ils avaient vu, entre autres, un [aigle harpie](#), identifiable à ses oreilles de hibou.

[La plage des tortues](#)



Photo tirée du Guide National Geographic

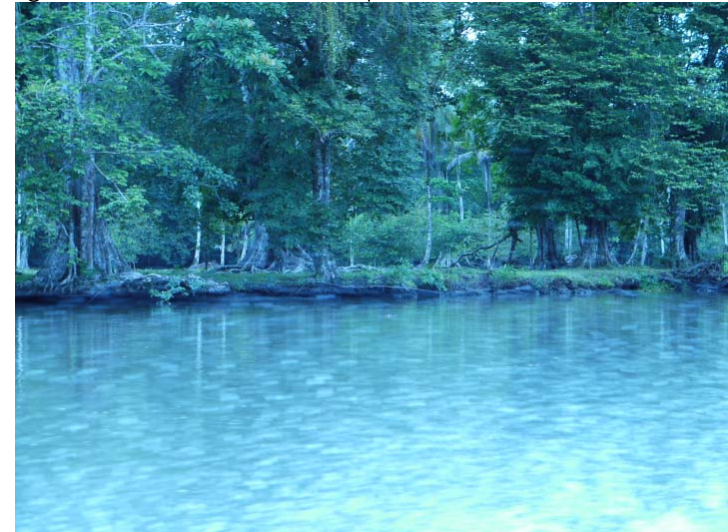
11

ping-pong, souples comme du plastique. Le large trou laissé par la tortue pondreuse était encore bien visible sur la butte.

Le soir nous irons à la rencontre de la fameuse [rainette](#) aux yeux rouges et aux jambes démesurées se terminant par des ventouses que Gabriel finira par dénicher dissimulée sous une feuille.

Les petites mains de la bananeraie

Il pleuvait moins le lendemain matin au moment d'embarquer dans notre pirogue à moteur pour retrouver notre autocar. Sur le parcours nous avons rencontré des bûcherons à l'oeuvre sur un bateau pour découper un arbre tombé dans l'eau. Il avait dû probablement barrer la route. Les berges parées de leur végétation luxuriante défilaient paisiblement.



Parvenus à l'embarcadère, nous avons emprunté à nouveau avec le car la route en terre défoncée. Cette fois-ci aucun soleil ne réveillait les arbustes ni les arbres en fleurs dont des albizias aux troncs multiples.

La visite de **la bananeraie** fut intéressante. Nous avons commencé par l'unité de traitement où les bananes arrivent suspendues à un rail pour être rendues présentables et triées par des femmes qui, elles seules, savent bien remplir la tâche du « tri organoleptique » (précision de Gabriel). Les meilleures bananes partent pour l'exportation. Ensuite nous nous sommes rendus dans la gigantesque plantation où nous avons aperçu des hommes de peine tirant avec une sorte de harnais de nombreux régimes accrochés au rail. Ils passaient, épuisés, sans nous prêter la moindre attention.



Les bananes arrivent suspendues sur un rail, tirées par le ramasseur.

Nous avons un rendez-vous - auquel nous avons été préparés à l'avance - avec la poste de **Guapiles**. Nous l'avons trouvée fermée. Après une attente de quelques minutes, nous nous y sommes engouffrés pour découvrir qu'en fait de timbres il n'y avait qu'un compostage automatique.

Il fallait faire vite, et pour ce faire nous ne déjeunerons que d'un sandwich préparé par l'hôtel, car le site archéologique de **Turrialba** prévu pour la visite suivante risquait d'être fermé à notre arrivée. C'est bien là l'un des problèmes du Costa Rica : les routes encombrées et souvent bloquées par un glissement de terrain récent ou l'abattage d'arbres ne permettent pas de tenir des horaires précis. La distance se mesure en temps et non en kilomètres.

Quelques minutes plus tard une pluie nourrie se déversait dans la pénombre naissante.

Le musée video et la folle sangria

Nous avons quartier libre pour nous promener jusqu'au proche village de Tortuguero localisé entre la lagune et la mer. Les maisons, petites sauf vers le centre abritant les commerçants aisés, sont peintes de toutes les couleurs. Plus c'est vif, mieux c'est apparemment !

La « rue » principale en terre est animée. Les flaques d'eau témoignent des pluies récentes. Des effluves nauséabonds atteignent nos narines civilisées, mais il n'y en a pas trop malgré tout.

Disons-le franchement, le musée de la tortue, consistant en deux pièces réduites, est décevant. En revanche, la sangria que nous avons bue dans une petite guinguette sympathique au bord du canal était réussie. Une ambiance de fête baignait notre dégustation.



Joyeuse sangria à Tortuguero !

Nous sommes retournés à l'hôtel à la nuit tombante en suivant d'abord la plage, puis un sentier forestier bien dégagé. En haut de la plage nous avons découvert un ancien nid de **tortues**. Il avait contenu une cinquantaine de sujets au moins dont on a pu sortir les coquilles, de la taille d'une balle de

Les énigmatiques pierres précolombiennes

Notre surprise fut grande de découvrir au détour d'un sentier une voie assez majestueuse de plus de 6 m de large, pavée de pierres parfaitement plates et serrées les unes contre les autres, évoquant une chaussée romaine. Elle permettait d'accéder à une sorte d'antique ville où aurait résidé près de 10.000 personnes.



La chaussée vue de côté.

L'ensemble du site archéologique de **Guyabo**, classé monument national, remonterait à plus de mille ans avant J.-C. Les tertres en pierres circulaires, la source et son aqueduc remplissant des citernes empierrées, qu'il est loisible d'embraser du regard sur une hauteur, ne manquaient pas d'intérêt. Qui était vraiment cette colonie qui dut abandonner la ville sans qu'on en connaisse la raison ? L'histoire ancienne du Costa Rica est encore balbutiante et peu documentée.

C'est en ces lieux tranquilles que nous avons vu nos premières fourmis processionnaires ou coupe-feuille.

En fin de soirée nous atteignons une nouvelle lodge, où nous pûmes nous restaurer. *Guyabo lodge* est perdue dans la nature au sommet d'une colline. Quand le brouillard ne s'y mêle pas, la vue de ce point est splendide.

premiers sites au niveau mondial, nous a-t-on dit. Pas moins...

Avant d'accéder aux radeaux il a fallu descendre un chemin assez abrupt sur un bon kilomètre, sous une pluie fine. Le rio grondait sinistrement dans le bas. De loin, en cheminant, s'apercevait une rangée de radeaux. Fallait-il continuer ?

Une fois rendus en bas du canyon, nous avons sagement revêtu notre gilet de sauvetage et avons coiffé un casque façon *playmobil*. Une ultime leçon de sécurité donnée par notre barreur, un jeune hongrois, a achevé de nous flanquer la frousse, surtout quand il fut question de choisir ceux qui se

tiendraient à l'avant du radeau. Quelqu'un avait-il l'expérience du rafting ? Personne ne répondit, et pour cause ! Il en fallait pourtant bien deux. Plus tard Marie-Christine me fera gentiment savoir qu'à l'avant ou à l'arrière « Peuff...c'est pareil ! ». Dans l'immédiat de la décision à prendre, où je me suis « dévoué »

avec Toan, il n'y avait rien d'évident à mes yeux. Au premier passage des rapides j'ai d'ailleurs failli me retrouver hors du raft lorsqu'il a plongé dans le premier creux. Normal, comme je m'en suis aperçu plus tard grâce à Toan, mon pied gauche (J'étais à droite.) était placé au mauvais endroit, à la place du droit ! Grossière erreur...Gilles, bousculé lors de certains passages, se retrouvera plusieurs fois sur mon dos.

Je me dois de préciser que, encadrés comme nous l'étions, avec en plus plusieurs kayakistes à l'avant ou à l'arrière – dont un finira dans l'eau au demeurant - il n'y avait guère de danger sinon celui de se casser le nez ou les dents avec la pagaie. Vous voilà prévenus ! Isabelle tombera dans l'eau par le dos, mais au ralenti et par inadvertance car nous avions déjà dépassé le passage délicat. Elle nous a fait bien peur en disparaissant un moment sous le zodiac. Grands dieux !



Mais, tenez-vous bien, elle n'avait pas lâché sa pagaïe ainsi qu'il lui avait été indiqué de le faire en cas de chute lors de l'instruction ! Le paysage alentour, éclairé par un rayon de soleil furtif, était grandiose. Nous avons croisé un village indigène *dans son jus* et sommes aussi passés sous deux cascades se déversant de la falaise en surplomb d'une centaine de mètres de haut. Qui plus est, plusieurs fois, à l'initiative ou non de notre moniteur, nous avons descendu le rio en marche arrière ou, le dinghie pointant vers l'avant, nous complètement retournés vers l'arrière. Impressions fortes garanties, croyez-moi !

La plupart des pagayeurs s'étaient copieusement arrosés à coup de pagaïe au début de la descente du cours d'eau, histoire de s'amuser et de se mettre en condition. A chaque réussite, c'est-à-dire le passage sans problème d'un tronçon de rivière de niveau IV, le barreur poussait un cri auquel nous six répondions en joignant toutes les pagaïes en l'air au milieu du bateau. Lui, alors, frappait l'eau avec le plat de la sienne, ce qui avait pour résultat de produire un claquement sec retentissant. Pour le reste les ordres étaient simples : *forward*, *backward* et *get down*, ce dernier vociféré quand la passe était considérée comme risquée. Plusieurs fois nous nous sommes échoués sur un rocher sans pouvoir bouger ou bien avons pris en pleine face une paroi rocheuse. Ça, j'ai pas aimé !

Avec Toan je me suis jeté à l'eau en fin de parcours. Elle était assez chaude. A la fin je tremblotais néanmoins de froid, ce que j'avais craint par-dessous tout. Tous étions soulagés de parvenir au but après 25 km de navigation et 4 heures d'activité soutenue : le rafting est, je vous l'assure, quand même assez sportif ; nous ressentirons des courbatures aux cuisses pendant longtemps. Quel contentement de l'avoir osé, n'est-ce pas André un moment hésitant ?

Après une douche froide, un changement de vêtements et un frugal repas, nous rejoignons notre lodge pour sécher nos chaussures disposées devant le feu de cheminée et ... raconter nos exploits nautiques de l'après-midi.

Au petit matin lors du départ pour voir un volcan, nous avons bien failli oublier René et Catherine. Le car avait déjà démarré et, tout d'un coup, nous les avons vu surgir trotinant sous la pluie avec leurs valises.

Gabriel nous a prodigué à la veillée maints conseils avisés sur la manière de se comporter en rafting. Ses propos n'étaient guère rassurants pour nous et ont provoqué quelques abandons de dernière minute. Et qui désirait finalement rejoindre l'équipe de niveau III-IV plutôt que celle de niveau II ? Nous nous imaginions déjà tomber à l'eau au milieu de dangereux tourbillons. Pouvions-nous franchement courir un tel risque ?

Le rafting acrobatique sur les rios

Le lendemain matin, après une nuit particulièrement glacée sur ces hauteurs et une douche réfrigérée pour d'aucuns d'entre nous, nous étions rassemblés en deux équipes après d'ultimes recommandations de la part de Gabriel. Celles-ci ne manquèrent pas d'accuser notre anxiété. Parés comme il se doit – T shirt, merci Gilles, sandales ouvertes, merci Marc, car je n'en disposais pas – nous partîmes vers notre destin, laissant une partie de l'équipe vers une autre aventure². Le soleil dardait ses rayons sur Turrialba. Surprise combien revigorante !

Alors que mon équipe se rendait au point de rencontre avec d'autres amateurs de rafting, le minibus fit une soudaine halte. Un *paresseux* à trois doigts se reposait bien calé dans les branches d'un arbre au bord de la route. Mais nous ne pûmes le voir que de dos. Il me rappela un koala par la taille et la position, enfin si vous voyez ce que je veux dire.



Sur le Reventazón

Je ne pourrai parler pour ceux, dont René et Catherine toujours partants, qui ont pris l'option du **rio Reventazón**. Pour ma part j'étais dans l'équipe du **rio Pacuare** qui passe pour le meilleur du Costa Rica et est placé parmi les cinq

² Une route coupée les força à faire d'in vraisemblables détours et à renoncer en partie aux activités prévues. Mais le retour du soleil arrangea tout.

Un volcan se dévoile dans la brume

Ce matin-là, notre septième journée, notre autocar a gravi la montagne pour nous conduire au sommet du **volcan Irazú**³ au terme de deux heures et demie de route.



Quand nous y parvenons, nous remarquons tout de suite sur un versant une couverture de plantes pourvues de larges feuilles, les « parapluies du pauvre ». Sur le parking noyé dans le brouillard nous avons fait la rencontre d'un **pezote** (ou **coati**) peu craintif, un cousin du raton laveur au long nez et aux yeux semblables par la forme à ceux du panda. Il a même posé ses pattes munies de grosses griffes sur l'un de mes genoux dans l'espoir d'obtenir un peu de nourriture. Puis, en plein paysage quasi lunaire, nous avons

emprunté un chemin menant vers les trois cratères sans, d'abord en apercevoir aucun tant nous baignions dans les nuages. Tous les cratères, par bonheur, se dévoileront brièvement au bout de quelque temps d'attente.



³ Sa dernière irruption de cendres remonte à 1965. Il culmine à 3.432 m.

qui s'étaient trompés d'endroit. Ils apparurent affolés, en courant, les pauvres...

San Gerardo de Dota constitua notre nouvelle direction. Plus bas dans une vallée encaissée, se tenait notre hôtel écologique, *Savegre lodge*, du nom de la rivière qui y coule bruyamment au milieu des rochers. Nous y parviendrons vers 16h, après avoir échangé notre car contre une navette plus adaptée à la route vraiment pentue, pour nous régaler d'un succulent déjeuner – Ah ! les truites saumonées, parfaites pour certains, et les innombrables et tentants desserts ! - devant des **colibris**.

Le mythique quetzal retrouvé

A cet endroit du Costa Rica la végétation rappelle étrangement celle de la Bretagne. Même les hortensias et les fuchsias y poussent ainsi que des sortes d'artichauts décoratifs. Avant d'aller dormir une petite promenade écologique s'imposait, qui nous a permis de repérer pas mal d'oiseaux et, dans une basse-cour, un coq avec une huppe multicolore singulièrement actif. Une certaine fraîcheur se faisait ressentir à la venue de la nuit. Elle tombe brusquement vers 18h dans ces parages tropicaux. Le jour se lève vers 5h.

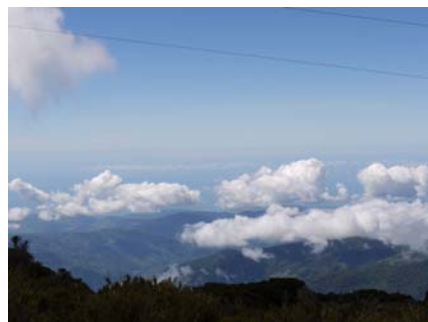


C'est le matin du 24, une semaine après notre arrivée, que, dans la réserve de l'hôtel, bien conditionnés pour l'événement qui allait suivre, nous avons pris contact avec les **quetzals resplendissants**. Il y en avait quatre ou cinq dans un avocatier sauvage, dont une femelle reconnaissable à sa queue rayée de noir et blanc, peu effrayés par notre groupe. Leur observation a pris plus d'une heure. Leur petite tête ébouriffée, leurs petits yeux noirs façon rouge-gorge, leur plumage multicolore avec une dominante vert émeraude iridescent et leur poitrine rouge écarlate, et surtout leur longue queue partagée sont remarquables. Ces espèces de grosses tourterelles volent un peu lourdement comme un cerf volant, les ailes toutes déployées.

Le normalement sinistre col de la Mort

Notre programme avait été modifié car le parc national de Manuel Antonio que nous devions visiter était fermé le lundi. Manque de chance ! Du coup nous avons le temps de nous rendre au **Cerro de la muerte** de la cordillère Talamanca d'où l'oeil, si le temps le permet, peut englober tout à la fois les zones caraïbe et pacifique.

Normalement, étant donné sa haute altitude de 3.491m, il est rare de pouvoir s'y promener en plein soleil et, surtout, sans aucun vent balayant. Et pourtant nous avons eu cette opportunité. La vue sur l'océan Pacifique était assez bien dégagée puisque la ligne blanche des vagues était même discernable. Plus à droite la verdure du parc national était bien visible. Dire que bientôt nous serons là-bas sous le soleil !



Parvenus au sommet où dans une petite maison servant d'abri à des antennes un poste de radio se faisait entendre de manière bizarre, nous avons pris une belle photo du groupe. Au retour, j'ai aperçu des traces de glace dans les fossés : il gèle la nuit dans ses parages. C'est pourquoi de nombreux paysans se rendant à San José pour vendre leur récolte y moururent bien avant que la route fût construite.

De retour à la lodge, certains sont allés se promener au cours de l'après-midi, une partie du groupe vers la cascade, l'autre je ne sais où. Ces derniers ne sont rentrés qu'après la nuit tombée, sans lumière, car les explications éclairées de Gabriel sur la faune et la flore lui ont fait oublier



photo André

L'un des cratères du volcan Irazú avec, au premier plan, les parapluies du pauvre.

De là, après une pause à la cafétéria où j'ai goûté avec Marie-Agathe l'*aquadulce* assez fade à base de lait, nous nous sommes dirigés sous un soleil éclatant vers **Cartago**, le Lourdes local. L'ancienne église a été laissée telle quelle au profit d'une nouvelle basilique⁴, après de trop nombreux tremblements de terre. C'est bien le seul vestige qui demeure sur place. Elle date de 1575.



La Basilica de Nuestra Señora de Los Angeles, qui renferme la Negrita, est construite avec une armature d'acier recouverte de béton et de stuc.

Nous nous sommes promenés à loisir dans la ville où se tenait un marché bien coloré. Au moment du départ, un peu précipité car les minutes étaient comptées, on a bien failli laisser sur place Gérard et Pierrette

l'heure. Nous étions un peu inquiets en les attendant lors de notre traditionnel apéritif.

La panne imprévisible

Nous sommes partis aux premiers feux du soleil car la route était longue. Vers 8h50 nous avons connu une première panne de car, juste après avoir vu un affreux accident de la route. Un peu plus tard une panne sérieuse nous arrêta définitivement : une durite avait éclaté. Au total il faudra près de quatre heures d'attente pour que tout rende dans l'ordre après qu'un mécanicien nous eut assuré que la durite de fortune tiendrait le coup.



quoi ! Personne n'a rouspété...ou si peu.

Nous sommes enfin redescendus vers la station balnéaire de **Dominical** en passant par la ville de **San Isidro de El General**. Réfrigérés comme nous l'étions dans le car – Ah ! Les bienfaits des systèmes informatiques ! –, nous n'avions pas idée de la température extérieure si bien qu'en sortant du car revêtus de polaires, pour aller tardivement déjeuner au restaurant, la surprise fut totale. Il faisait bien au moins 32°C. Devant la plage brune entrevue au loin à travers les cocotiers des surfeurs défiaient les vagues.

Pendant tout ce temps nous nous sommes organisés au mieux : une petite ballade dans les environs, puis une dégustation de bière *Pilsen* ou *Imperial* car, par un heureux hasard, nous nous trouvions près d'un mini supermarché, pour terminer par un déjeuner improvisé avec sardines à la tomate, pain de mie et vin blanc dans un verre passé à la cantonade, avec glaçons s'il vous plaît. Le bonheur

dans le car. Toutefois les paysages le long du Pacifique étaient intéressants, avec des étendues de palmiers à huile de Guinée à perte de vue ou des plantations de teck, et la musique – salsa, calypso, reggae... - nous offrait une aimable diversion.

A la nuit tombée nous pénétrions, tout moulus, dans le Saint-Tropez local. Alonzo, notre chauffeur enjoué, réussit, comme il en était coutumier, les manœuvres délicates nécessaires pour aller ranger son encombrant véhicule dans le parking de l'hôtel *Karahé*.

Farniente à Manuel Antonio

L'hôtel était confortable. Seul le service fera défaut par son exaspérante lenteur (les Ticos, comme sont appelés les Costariciens, sont assez nonchalants dans l'ensemble) car pour ce qui est du style nous fûmes comblés. Je n'ai jamais vu verser du vin⁵ dans un verre de cette façon : une sorte de gèneflexion suivie d'un ample geste de la main droite précédait l'opération du jeune sommelier fort inspiré à cette heure.

Ce soir-là c'était la fête car, pour nous dédommager d'avoir été nourris de sandwiches et d'avoir manqué le parc national, nous avions autorisation de commander le dîner à la carte, à concurrence d'un montant de 25\$ par personne, le supplément restant évidemment à notre charge. Nous avons commis une erreur au moment de l'apéritif. Au cours de l'heure qui a suivi l'installation des quatre tout premiers installés autour d'une table près de la piscine, dont je faisais partie, nous n'avions toujours pas pu commander notre dîner. Les apéritifs arrivaient au compte goutte et, comme toute l'équipe finit au fil du temps par s'agglutiner autour de la première table en en rajoutant d'autres, les derniers venus attendaient encore leur verre quand j'ai été convaincu qu'il fallait passer dans la salle du restaurant pour donner le signal du repas.

Heureusement que Gabriel a alors pris les choses en main. Plus tard il se comportera comme le véritable propriétaire du restaurant, allant de table en table pour s'assurer que tout allait bien. Et comme le serveur n'avait

⁵ Généralement bon dans le pays, car il provient du Chili, et seulement un peu plus cher que dans les restaurants français : de 20 à 26\$. Nous repérâmes les marques Fronseca, del Diablo.

gardé trace des commandes, chacun inscrira sur un cahier ce qu'il avait consommé.

Ce fut un festival de langoustes succulentes pour certains, de grosses crevettes ou autres délices de la mer pour d'autres. Vraiment savoureuse cette cuisine après les déjeuners sur le pouce ! Et pour couronner le tout, une douche chaude le soir...

Le lendemain matin, 26 janvier, était jour de grasse matinée. Très tôt beaucoup se rendirent à la plage au sable gris doré très fin située en face de l'hôtel. Le soleil dardait déjà ses rayons implacables. Il faut s'en méfier au Costa Rica. J'en sais quelque chose car, même peu visible, il m'a donné un sérieux coup sur le nez et le front. Je ne dus mon salut qu'à Pierrette (celle du Midi) qui a, comme par miracle, fit disparaître toute sensation de brûlure.



chauffant au soleil sur la pelouse de l'hôtel.

Vers midi et demi nous passions à table. La lenteur du service au moment des profiteroles nous a été fatale ; elle nous empêcha d'arriver avant la nuit à notre prochaine escale, vers la ville de **La Fortuna**, et, même si nous avons pu nous régaler d'un dîner dans *les jardins de Baldi*, il a fallu remettre à plus

Certains lézardèrent au soleil, d'autres se rendirent dans le proche village. Plusieurs fois des vols d'*oies sauvages* disposées en formation V passèrent, hautes dans le ciel, à toute allure devant nos yeux curieux. Plus tard nous verrons de nombreux iguanes peu farouches se

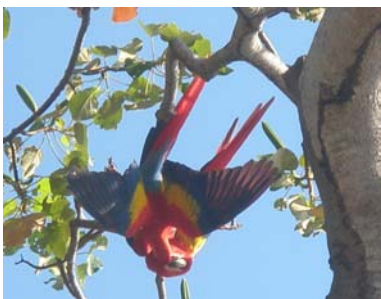


Les ceviches (minuscules cubes de poisson blanc mariné dans une sauce au citron vert à l'ail, aux oignons et à la coriandre, et que sais-je d'autre ?) et le poisson à l'ail servi furent délicieux. Nos emplettes de poteries colorées typiques de diverses formes, dont le prix avait été négocié avec finesse par François pour le groupe, furent appréciées.



Gare aux nids de poule!

Pour aller jusqu'à **Manuel Antonio**, à 30 km de là, seule une piste très large ou très étroite par endroits est offerte. La route panaméricaine ne passe pas par là, la politique l'ayant emporté sur des considérations pratiques après la révolution socialiste de mars 1948. Nous étions franchement bien chahutés



25

tard les baignades prévues dans les cascades d'eau chaude (34 à 67°C quand même !).



Auparavant nous avions marqué une halte le long du Pacifique pour observer une colonie d'**aras**, ces perroquets aux vives couleurs bleu, jaune et rouge. Ils étaient perchés dans de grands arbres, se picorant du bec par couple et poussant des cris stridents. Plus tard nous nous arrêterons sur un pont pour voir, en contrebas, une douzaine de **crocodiles** énormes se reposant au soleil dans un rio.

Le soir même nous nous sommes rendus par une route abominable au pied du volcan Arenal dans l'espoir, quelque peu déçu, d'apercevoir ses coulées de lave rougeoyante sur les versants. Il y avait décidément trop de brouillard.

L'imposant volcan Arenal

De gros nuages gris et noirs coiffaient le volcan se dévoilant à l'aube juste en face de notre *hôtel Lavas Tacotal*. Quand nous fîmes route vers **Bijagua** pour d'abord faire halte au parc privé d'*Arenal Hanging Bridge* où des passerelles suspendues ont été aménagées au milieu de la forêt primaire humide, une vue panoramique s'offrait à nous : le volcan au cône parfait retenait encore quelques petits nuages à son sommet, mais des fumerolles se détachaient nettement sur le ciel d'azur.

27



La forêt vierge.



Fleur vue dans la forêt des ponts suspendus

Après un bon déjeuner dans le restaurant panoramique et une baignade inoubliable de deux heures dans les **thermes** (Merci Gabriel pour l'avoir aménagée !), nous reprîmes notre route de bonne humeur pour atteindre notre prochaine étape au moyen de deux navettes, pour le dernier tronçon, tant la petite route conduisant à la *Celeste Mountain lodge* était en trop mauvais état.

La route que nous empruntâmes au préalable contournait un immense lac de retenue en terre, la **Laguna de Arenal**. Que d'éoliennes sur les hauteurs ! Dans ces lieux très européens d'aspect résident beaucoup d'éleveurs étrangers dont des Suisses. Certains ont même construit une réplique d'un grand chalet.

Lorsque nous aurons franchi la montagne, nous nous retrouverons en pleine savane : les plaines arides du **Guanacaste**, égaillées par des arbres somptueusement fleuris en jaune ou orange. Nous pûmes assister à un beau coucher de soleil vers le Pacifique. De l'autre côté, vers les Caraïbes, de sombres nuages s'accumulaient, arrêtés net par la cordillère. Et c'était là que nous allions passer la nuit !



Côté pacifique



Côté caraïbe

Une eau d'un incroyable bleu céleste

L'hôtel *Celeste Mountain* fait dans le style « design ». Son avenant propriétaire, un ancien guide français, a pris le risque de l'installer assez loin de tout. Il nous a livré ses pensées écologiques profondes - la règle des 3 R : réduire, réutiliser, recycler - dans une feuille qu'il nous a remise.

Seul le bruit de la pluie nocturne troublera notre sommeil. Le dîner fut une franche réussite que nous avons saluée comme il se doit.



Quel plaisir de le contempler ! Il n'est pas bien haut avec ses 1.650m, mais c'est le plus actif des sept en activité.

La randonnée détendue dans la forêt, qui nous permet de voir encore des singes capucins, un **serpent** dangereux, le corail, aux bandes multicolores, et une tribu de pezotes entre autres, n'aurait certainement pas été la même sans la bonne chaleur ambiante et l'absence de toute pluie.

François en pleine action



Le lendemain, levés encore vers les 6h sous une épaisse brume, un court trajet en minibus nous fit parvenir dans le **Parc national du volcan Tenorio**. Ce dernier demeurera invisible même s'il n'y eut que quelques petites pluies inoffensives et passagères durant cette matinée. Des impatiences poussaient comme du chiendent sur les talus bordant la route.

La ballade dans le sentier forestier fut aisée sauf lorsqu'il s'est agi de descendre par des marches de géants jusqu'à la première cascade. Les eaux d'un bleu turquoise sous les rayons du soleil sont effectivement de toute beauté.



Plus tard nous verrons le point précis où une rivière se noie dans une autre, le **rio Celeste**, pour ressortir en une sorte de suspension colloïdale. Bien sûr il y a du cuivre, des sulfates – nous sentions déjà le H_2S en bas – et du carbonate. L'explication du phénomène n'est cependant pas exhaustive.



Poursuivre l'ascension sans prendre le temps de souffler par des passages avec des crochets sur les parois abruptes a eu raison des plus sportifs. Il était temps que tout cela se termine, même si l'encadrement du personnel était impeccable. Enfin nous en sommes revenus...bien satisfaits néanmoins.

Pendant ce temps là l'autre partie du groupe s'était rendue à cheval ou en minibus vers les bains de boue. Quand ce sera à mon tour de le faire, j'apprécierai cette **ballade à cheval** en forêt sous un soleil radieux. Les bêtes partaient souvent sans prévenir pour passer l'une devant l'autre. Mais nous nous cramponnions bien, voire trop. N'est-ce pas André dont c'était la première expérience ? Je n'ai pas eu la force de revenir avec l'équipe. Hélène et Marie-Christine, des averties, se sont régalingées.

Quelle rigolade aux **bains de boue** ! On s'est enduit au pinceau à qui mieux mieux. Nous étions méconnaissables. Ayant un peu froid je suis vite parti m'immerger dans les eaux thermales où je fus rejoint par les autres peu après. Un vrai délassément !



Une carreta



Le marimba

Un orchestre de marimba (lamelles en bois exotique) est venu s'installer au bar de notre hôtel Hacienda Guachipelin vers la fin de l'après-midi. Plus tard tout le monde ou presque dansait en l'accompagnant avec des maracas.

Le dîner qui nous réunissait sera le dernier que nous prendrons en commun car, ce 30 janvier marquait la dernière nuit du séjour pour une partie de l'équipe.



Nous nous sommes quittés le lendemain matin non sans émotion. Peu avant, après le déjeuner matinal, j'avais pu enfin observer deux **toucans** au bec

jaune démesuré dans un grand arbre qui n'était pas un guanacaste m'a dit un homme. Effectivement cet arbre aussi large que haut qui apparaît sur le drapeau officiel du Costa Rica est plutôt isolé au milieu de la savane. Ses fruits qui pendouillent en forme d'oreilles lui ont donné son nom, dixit Gabriel.

La Playa Tambor aux écureuils

Le voyage continuait pour les dix chanceux n'ayant pas de contraintes particulières à respecter. Un minicar pour une vingtaine de personnes nous transportera désormais.



Nous avons pris le bac à **Puntarenas** pour gagner la péninsule de Nicoya où se trouvait l'hôtel. De nombreux **pélicans bruns** passaient dans les airs. La traversée dura une bonne heure. Le bateau était plein et de gens et de voitures, et d'énormes camions dont l'un avait des boulons sur les roues faisant penser au char de l'adversaire de Ben Hur. Tout le monde à bord respirait la joie.



Qui aurait alors pu croire qu'on ne nous attendait pas à l'hôtel ? Invoquant un non-paiement la direction s'opposait à ce que des chambres nous soient attribuées. Que de palabres et d'échanges avec Gabriel, l'agence, etc. ! Enfin, ne nous plaignons pas trop, nous eûmes accès au restaurant pour déjeuner, fort bien d'ailleurs.

Il était dur le retour à pied sous les bois. Sylviane qui était juste derrière moi conservait le rythme sans peine apparente alors que je commençais à souffrir des jambes.

Comme nous n'avions pas grand temps pour déjeuner, des sandwiches furent avalés sur place, en plein soleil. Il a fallu s'en protéger.

En route vers la région du **Volcan Rincón de la Vieja** (le coin de la vieille) ! Bientôt nous aborderons des routes toutes blanches. Et pourtant ce n'était pas du sable mais un tuf volcanique, l'ignimbrite pour ne rien vous cacher.



Les routes blanches.

Le canyoning, le cheval et la boue à l'hacienda

Comme pour le rafting, il y aura désormais ceux qui ont affronté la poussée d'adrénaline et les autres. Marc n'oubliera certainement pas l'expérience, lui qui un moment se retrouva, sans crier gare, suspendu dans le vide au bout d'une corde, comme une araignée au bout de son fil, alors qu'il entreprenait l'escalade d'une paroi abrupte. On le comprend. Catherine et Bernard souffriront aussi vers la fin de l'expérience qui nous a réellement tous épuisés.

Assez facile au début pour peu que l'on ne soit pas sujet au vertige, la tyrolienne ne requiert que de s'accrocher aux cordes, bien harnaché, et laisser faire le treuil en maintenant l'équilibre par une main gantée agrippée au câble. Tout s'est accéléré assez vite au fond du canyon. D'abord un saut en rappel, que Toan exécutera avec panache les pieds en l'air. Je n'ai certes pas osé l'imiter. Mais affronter cette paroi verticale en attendant son tour sur une petite plate-forme exiguë relevait déjà du mini exploit. J'exagère à peine.



Le problème n'était toujours pas réglé au retour. Marie-Agathe et François ont pris des mesures et, pour ce qui me concerne, j'ai failli perdre mes nerfs quand les gens de la réception se sont encore montrés tatillons pour nous donner les clés de chambre alors qu'ils disposaient de cartes de crédit. (De débit pour être exact comme dirait Gabriel). Finalement nous irons nous tremper dans la *baie des baleines* peu avant que le soleil se couche. Cela m'a rendu mon calme. Nous aurons une pensée pour tous les autres qui, nous l'avons appris, étaient bloqués à l'aéroport de San José.

L'hôtel *Barcelo* se présentait comme une sorte de Club Med. Les boissons étant illimitées nous avons fait honneur au cocktail *Mojito* à la menthe pilée, inventé pour Hemingway. Les repas étaient variés – il y avait même de la langue de bœuf – et les expressos servis à l'italienne. Le soir des musiciens se produisaient, suivis d'attractions diverses destinées en partie aux enfants.

Nous y passerons quelques jours sans souci jusqu'au retour, sous un brûlant soleil. Des écureuils bien familiers sur la plage bordée de palmiers, des aras, des iguanes et des *ratons laveurs* nocturnes nous ravirent. Ces ratons avaient tous les culots. Ils fouillaient sans gêne les poubelles éparpillées autour des piscines.

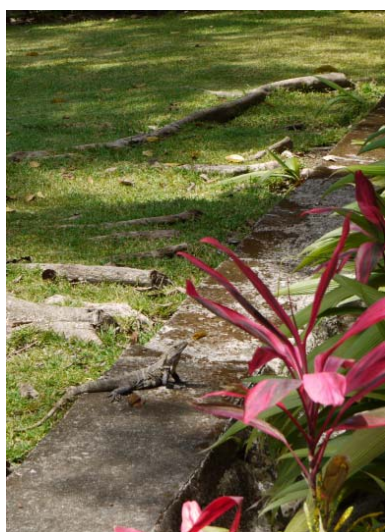
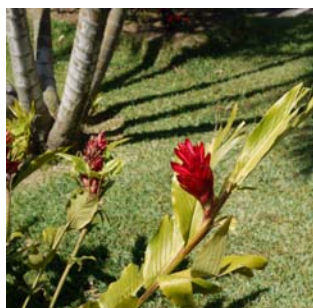


Voici le mot de la fin car le retour vers l'aéroport s'effectuera lentement mais sans trop de problème. Une France bien froide nous attendait. Nous aurons tout le temps de ressasser nos souvenirs réchauffant d'un pays où la nature est reine.

Paris, le 10 février 2009



36



34



Nous prendrons de nombreux bains, mais déclinons la sortie en mer pour la pêche au thon ou à l'espadon et la visite de l'île de la Tortue. Dommage... François se fera piquer par une bête: il arborait une large tache rouge comme une grosse éclaboussure. Ce ne pouvait être l'une des puces (de plage ?) rencontrées au cours du voyage. Quand certains ont voulu visiter le parc tout proche, ils revinrent vite piqués par les moustiques.

Nous aurons la chance de pouvoir réserver, non sans mal, une table au *steak house discothèque*. Je vous passe l'épisode de la constitution de la table – deux de 4 et 6 personnes au début car il me manquait les numéros de chambre de certains lors de ma réservation. Or pour trouver les noms quelle histoire ! M. Pouxtrou était inconnu pour moi. Les règles sont véritablement les règles dans cet hôtel.

Constatant que le restaurant n'offrait pas de menu en français, François et moi avons proposé de fournir une traduction. Elle fut prête le lendemain. Et quand le chef cuisinier eut fini de la passer en revue, il me gratifia d'un souriant : « ;pura vida !⁶ ».

⁶ Cette expression qui en apparence signifie « vie pure » est utilisée au Costa Rica dans l'acceptation de « super ».

